


# Gordon et l'hypothèse du taux de chômage naturel

 [blog-illusio.com/2018/07/gordon-et-l-hypothese-du-taux-de-chomage-naturel.html](http://blog-illusio.com/2018/07/gordon-et-l-hypothese-du-taux-de-chomage-naturel.html)

Martin Anota, 11 juillet 2018



Il y a soixante ans, Albin W. Phillips (1958) décelait une relation décroissante entre variation des salaires et taux de chômage en étudiant près d'un siècle de données empiriques relatives à l'économie britannique : plus le taux de chômage augmentait, moins les salaires augmentaient rapidement. En faisant l'hypothèse d'une croissance de la productivité constante, les keynésiens en déduisaient une relation décroissante entre inflation et taux de chômage : plus le taux de chômage augmente, moins les prix auraient tendance à augmenter, ce qui amena Paul Samuelson et Robert Solow (1960) à suggérer que les autorités monétaires pouvaient choisir un « menu » entre inflation et chômage. Les keynésiens adoptèrent ainsi la courbe de Phillips, non seulement parce qu'elle leur permit de confirmer l'idée de rigidité des salaires et de dynamiser leur cadre théorique en reliant l'évolution du chômage à celle des prix, mais aussi parce qu'ils pouvaient ainsi continuer de justifier l'adoption de politiques conjoncturelles : il suffisait a priori que les autorités laissent l'inflation s'accélérer pour réduire l'inflation.

Lors de son allocution présidentielle à l'American Economic Association, le monétariste Milton Friedman (1968) assena il y a un demi-siècle ce qui semble être le premier coup sérieux porté au keynésianisme en avançant l'hypothèse du taux de chômage naturel. A court terme, il y a effectivement une courbe de Phillips, c'est-à-dire une relation décroissante entre inflation et chômage : une accélération de l'inflation réduit le chômage en amenant les travailleurs à sous-estimer leur pouvoir d'achat, si bien que leurs salaires réels diminuent et que les entreprises sont incitées à accroître leur demande de travail.

Mais une fois que les travailleurs ont pris conscience de leur erreur et qu'ils corrigent en conséquence leurs anticipations, ils réclament une hausse de leurs salaires nominaux, si bien que les entreprises réduisent leur demande de travail et le chômage revient à son niveau initial, celui-là même que Friedman qualifie de « naturel », mais l'inflation reste supérieure à ce qu'elle était initialement : c'est l'hypothèse accélérationniste. A long terme, la courbe de Phillips serait donc verticale : qu'importe le niveau d'inflation, le taux de chômage est à son niveau naturel. Friedman en concluait que la politique monétaire était neutre à long terme : elle ne peut durablement réduire le chômage en-deçà de son niveau naturel (à moins de générer une inflation insoutenable) et ce d'autant plus que ce dernier est déterminé par des facteurs du côté de l'offre.

Cette première attaque lancée contre la citadelle keynésienne ouvrit la voie à un second assaut, mené cette fois-ci par les nouveaux classiques. Robert Lucas et ses adeptes affirmèrent que la courbe de Phillips était verticale aussi bien à long terme qu'à court terme : dès lors que les agents ont des anticipations rationnelles, ils ne se trompent dans leurs anticipations d'inflation que si des chocs aléatoires touchent la politique monétaire. Même si les nouveaux classiques délaissent la question du chômage, les enseignements tirés de leurs modélisations sont clairs : le chômage en vigueur ne serait autre qu'un chômage naturel et ne pourrait donc refluer qu'à travers l'adoption de politiques structurelles. De leur côté, des keynésiens comme Robert Solow et James Tobin cherchèrent à répliquer, mais cela n'empêcha pas le concept de taux de chômage d'équilibre d'être largement accepté dans la profession, au point que, très rapidement, même des keynésiens comme Rudiger Dornbusch et Stanley Fischer ou Robert J. Gordon (1978) évoquèrent la courbe de Phillips verticale dans leurs manuels de macroéconomie respectifs.

Plusieurs historiens de la pensée ont remis en question le récit habituellement fait de la diffusion de l'hypothèse du taux de chômage naturel [Cherrier et Goutsmedt, 2017]. Par exemple, James Forder (2014) a noté que Samuelson et Solow avaient eux-mêmes remarqué que la courbe de Phillips était instable et conclu que les autorités monétaires ne pouvaient s'appuyer dessus de façon assurée. Ainsi, Friedman aurait délibérément passé sous silence ces réserves lors de son allocution présidentielle. Récemment, Aurélien Goutsmedt et Goulven Rubin (2018) ont noté que ce ne sont pas les monétaristes et les nouveaux classiques qui contribuèrent le plus à la diffusion du concept de chômage naturel, mais les keynésiens eux-mêmes.

Pour comprendre pourquoi et comment les keynésiens ont pu reprendre un concept qui avait initialement été introduit pour les ébranler, Goutsmedt et Rubin se sont alors concentrés sur la trajectoire intellectuelle de l'un d'entre eux, en l'occurrence Robert Gordon, l'économiste du MIT qui gagna en célébrité ces dernières années de ce côté-ci de l'Atlantique avec sa thèse d'une « fin de la croissance ».

Au début des années soixante-dix, Gordon s'opposait à l'hypothèse du taux de chômage naturel au motif qu'elle ne serait pas vérifiée par les données empiriques : les estimations que Solow (1969) (son directeur de thèse) et lui-même avaient réalisées chacun de leur côté indiquaient que le paramètre associé à l'inflation anticipée était inférieur à l'unité, ce qui suggérait que l'inflation ne s'ajustait pas totalement par rapport aux salaires. Gordon (1971a, 1971b) en concluait que la thèse accélérationniste de Friedman n'était pas valide et qu'il y avait bien un arbitrage entre inflation et chômage à long terme. Pour autant, il ne

pensait pas que la courbe de Phillips était stable : comme Samuelson et Solow, il estimait qu'elle était susceptible de se déplacer, aussi bien à gauche qu'à droite. Ainsi, pour expliquer l'accélération de l'inflation que connaissait alors l'économie américaine, Gordon privilégiait l'explication qu'avancait George Perry (1970) : les pressions inflationnistes résulteraient des changements dans la composition de la population active, notamment avec l'arrivée massive des femmes et des jeunes sur le marché du travail dans les années soixante, qui aurait déplacé la courbe de Phillips sur la droite.

La conversion de Gordon commença vers 1972. Cette année-là, il introduisit un modèle intermédiaire incorporant un taux de chômage naturel au-delà d'un certain niveau d'inflation, mais où la pente de la courbe de Phillips à long terme était variable en-deçà de ce seuil, tout en soulignant que l'approche accélérationniste n'était pas valide dans le cadre d'une déflation. A partir de 1973, les nouvelles données empiriques amènent peu à peu Gordon à adopter l'hypothèse du taux de chômage naturel : au fil des années, la pente de la courbe de Phillips à long terme, telle qu'elle se dessinait à travers les données, se rapprochait de la verticale. En 1977, Gordon indiqua explicitement avoir adopté l'hypothèse du taux de chômage naturel. En 1978, dans son manuel, il abandonna son modèle intermédiaire en proposant un modèle plus simple, sûrement pour des raisons pédagogiques.

La critique du nouveau classique Thomas Sargent (1971) a sûrement contribué à convaincre Gordon d'utiliser une courbe de Phillips verticale à long terme. Mais si cette critique montra que les tests utilisés par les keynésiens ne pouvaient pas rejeter l'hypothèse du taux de chômage naturel, ils ne la validaient pas non plus. Goutsmedt et Rubin notent que Gordon a adopté l'hypothèse du taux de chômage naturel alors même que les données empiriques ne suggéraient toujours pas que le paramètre estimé sur l'inflation anticipée était proche de l'unité. Pour eux, le revirement de Gordon s'explique essentiellement par deux choses. D'une part, celui-ci subit directement l'influence de Friedman, qu'il côtoya à l'Université de Chicago. D'autre part, l'adoption de l'hypothèse du taux de chômage naturel ne l'empêchait pas de justifier l'adoption de politiques conjoncturelles en vue de stabiliser l'activité. En effet, il l'introduisit dans un modèle de concurrence imparfaite où les rigidités salariales empêchaient l'apurement des marchés et faisaient apparaître du chômage involontaire.

Ainsi, la diffusion du concept de taux de chômage naturel ne semble pas avoir été synonyme de défaite pour les keynésiens. Quelques décennies plus tôt, plusieurs d'entre eux cherchaient déjà à donner des fondements microéconomiques à la macroéconomie keynésienne. Don Patinkin (1956) tenta notamment de montrer que le keynésianisme n'était pas incompatible avec l'hypothèse d'un auto-ajustement de l'économie ; par contre, il estimait que le retour vers le plein-emploi était tellement lent que cela justifiait l'usage des politiques conjoncturelles pour stabiliser l'activité. Le raisonnement de Gordon était à peine différent : le taux de chômage tend peut-être vers son niveau naturel, mais il le fait si lentement que l'assouplissement des politiques conjoncturelles apparaît nécessaire. Mais alors que les keynésiens comme Patinkin jugeaient que la relance budgétaire était plus efficace que l'assouplissement monétaire, les nouveaux keynésiens comme Gordon jugent au contraire que cette dernière est plus efficace que la première pour éliminer la composante conjoncturelle du chômage.

Pour conclure, Goutsmedt et Rubin soulignent à quel point le récit habituellement fait des débats autour de la courbe de Phillips lors des années soixante-dix ignore la richesse des échanges et en particulier des réactions de la part des keynésiens. Les travaux empiriques que ces derniers réalisaient à l'époque constataient que le coefficient associé aux anticipations d'inflation était variable, si bien qu'ils concluaient que la courbe de Phillips à long terme était susceptible de varier. La conversion de Gordon et des autres keynésiens n'a pas été sans coûts. Si Gordon n'avait pas abandonné son modèle à coefficient variable et si ce dernier avait été largement diffusé, les économistes n'auraient pas été surpris par l'absence d'inflation lors de la Grande Récession. Les dernières modélisations ont cherché à estimer le paramètre sur les anticipations d'inflation au lieu de considérer qu'elle est égale à l'unité. Elles trouvent une faible élasticité de l'inflation courante vis-à-vis de l'inflation passée, ce qui amène certains comme Olivier Blanchard (2016) à se demander si l'économie américaine ne s'est pas libérée de la « malédiction accélérationniste ».

## Références

**BLANCHARD, Olivier (2016)**, « The US Phillips curve: Back to the 60s? », *PIIE, policy brief*, n° 16-1.

**CHERRIER, Beatrice, & Aurélien GOUTSMEDT (2017)**, « The making and dissemination of Milton Friedman's 1967 AEA presidential address », in *The Undercover Historian* (blog), le 27 novembre. Traduction française, « L'élaboration et la réception du discours présidentiel de Friedman », in *Annotations* (blog).

**DORNBUSCH, Rudiger, & Stanley FISCHER (1978)**, *Macroeconomics*, McGraw-Hill Companies.

**FORDER, James (2014)**, *Macroeconomics and the Phillips Curve Myth*, Oxford University Press.

**FRIEDMAN, Milton (1968)**, « The role of monetary policy », in *American Economic Review*, vol. 58, n° 1.

**GORDON, Robert J. (1971a)**, « Inflation in recession and recovery », in *Brookings Papers on Economic Activity*, vol. 1971, n° 1.

**GORDON, Robert J. (1971b)**, « Steady anticipated inflation: Mirage or oasis? », in *Brookings Papers on Economic Activity*, vol. 1971, n° 2.

**GORDON, Robert J. (1972)**, « Wage-price controls and the shifting Phillips curve », in *Brookings Papers on Economic Activity*, vol. 1972, n° 2.

**GORDON, Robert J. (1977)**, « Can the inflation of the 1970s be explained? », in *Brookings Papers on Economic Activity*, vol. 1977, n° 1.

**GORDON, Robert J. (1978)**, *Macroeconomics*, Little, Brown and Company.

**GOUTSMEDT, Aurélien, & Goulven RUBIN (2018)**, « Robert J. Gordon and the introduction of the natural rate hypothesis in the Keynesian framework », Centre d'Économie de la Sorbonne, document de travail, n° 2018.13.

**PATINKIN, Don (1956)**, *Money, Interest and Prices*.

**PERRY, George L. (1970)**, « Changing labor markets and inflation », in *Brookings Papers on Economic Activity*, vol. 1970, n° 3.

**PHILLIPS, Albin William (1958)**, « The relation between unemployment and the rate of change of money wage rates in the United Kingdom, 1861–1957 », in *Economica*, vol. 25, n° 100.

**SAMUELSON, Paul A. & Robert M. SOLOW (1960)**, « Problem of achieving and maintaining a stable price level: Analytical aspects of anti-inflation policy », in *American Economic Review*, vol. 50, n° 2.

**SARGENT, Thomas J. (1971)**, « A note on the “accelerationist” controversy », in *Journal of Money, Credit and Banking*, vol. 3, n° 3.

**SOLOW, Robert M. (1969)**, *Price Expectations and the Behavior of the Price Level*, Manchester University Press.

Partager cet article

---

Vous aimerez aussi :

---

publié par Martin Anota